

*Drôle d'heure pour sortir les morts.*

Voilà le genre de réflexion qui devrait me traverser l'esprit. Mais j'ai rarement les idées claires de si bon matin.

Passé le coin de la rue, je remarque d'emblée l'attroupement devant cet hôtel branché, les housses mortuaires grisâtres évacuées sur des chariots. Et c'est plus fort que moi, je saisis mon reflex sans réfléchir. L'instinct, probablement.

*Clic. Clic. Clic.*

*Ne cherche pas à comprendre, Kristin. Déclenche, c'est tout.*

Guidée par l'objectif de mon Leica R9, je braque à gauche, à droite. Je commence par fixer les visages les plus proches – les effarés, les curieux. *Comme Annie Leibovitz si elle était à ma place.* Un costard-cravate à fines rayures, un coursier à vélo, une mère et sa poussette. Tous immobiles, à contempler cette épouvantable scène de crime. Qu'on le veuille ou non, pour ces gens, c'est l'événement de la journée. Et il n'est pas encore 8 heures.

Je m'approche malgré cette voix intérieure qui me dit : « T'occupe. Circule. » Cette voix qui insiste : « Tu sais où tu es. Cet hôtel. Tu le connais, Kristin. »

Je me fraie un passage jusqu'à l'entrée. Toujours plus près, comme entraînée par une vague irrésistible.

Et je continue à mitrailler, comme si j'étais envoyée par *Newsweek* ou le *New York Times*.

*Clic. Clic. Clic.*

La rue est saturée d'ambulances et de voitures de police garées en tous sens. Je vois leurs sirènes projeter leurs rayons blanc et bleu en taches dansantes sur les façades de grès brun.

D'autres visages interloqués apparaissent aux fenêtres des appartements voisins. Une femme couverte de bigoudis qui mordille un bagel. *Clic.*

Quelque chose attire mon regard. Un reflet, le jeu du soleil sur le métal du dernier chariot à sortir de l'hôtel. Ce qui porte leur nombre à quatre. *Mais qu'est-ce qui a bien pu se passer là-dedans ? Un meurtre ? Une hécatombe ?*

Ils sont là, serrés sur le trottoir. Quatre chariots d'hôpital, chacun transportant un corps emballé. L'horreur pure. Tout simplement monstrueux.

Un mouvement du poignet, plan large pour les saisir ensemble, comme une famille. Mouvement inverse du poignet, je réduis l'angle pour les prendre un par un. *Qui étaient ces malheureux ? Que leur est-il arrivé ? Comment sont-ils morts ?*

*Réfléchis pas, Kristin. Appuie.*

Deux infirmiers baraqués sortent de l'hôtel et s'avancent vers deux flics. Des inspecteurs, comme dans *New York District*. Tous discutent, opinent et affichent le même air endurci de New-Yorkais qui en ont vu d'autres.

L'un des inspecteurs – plus âgé, épais comme un clou – regarde dans ma direction. Je crois qu'il me voit.

*Clic. Clic. Clic.*

Déjà une pellicule de grillée. J'en insère une deuxième avec une sorte de rage.

Il n'y a vraiment plus rien à prendre, pourtant je continue à mitrailler tous azimuts. Et tant pis si je suis en retard au boulot. Je suis comme envoûtée.

*Tiens ?*

Un détail vient de capter mon attention. L'un des chariots. Je refuse d'abord d'en croire mes yeux. Ça ne peut être que le vent. Ou mon cerveau encore embrumé qui me joue des tours.

Mais voilà que ça recommence. Je manque d'air. La dernière housse... elle vient de bouger !

*Ai-je bien vu ou ai-je cru voir ?*

Je voudrais prendre mes jambes à mon cou. Au contraire, je m'approche encore, imperceptiblement. Par quel instinct ? Toujours cette vague irrésistible ?

Impossible de détacher mon regard de cette housse entièrement zippée. Je ne vois qu'une chose : une erreur effroyable vient d'être commise, soit par la police, soit par les ambulanciers.

La fermeture à glissière.

Elle se défait tout doucement. *Cette housse est en train de s'ouvrir de l'intérieur !*

Yeux exorbités, genoux qui cèdent. Et ce n'est pas une image. Sous le choc, je titube parmi la foule, l'œil rivé à mon objectif. Je n'y crois pas.

Puis je vois sortir un doigt, et la main entière. *Mon Dieu, mais c'est du sang !*

J'oublie mon reflex.

— À l'aide ! Cette personne n'est pas morte !

Tous se retournent, flics et ambulanciers compris. Reproche ou surprise, ils me dévisagent en se

gaussant. L'air affligés, comme si je venais de m'évader d'un asile de fous. *Ma parole, ils me prennent pour une cinglée !*

À grands gestes, je désigne la housse synthétique d'où la main s'efforce maintenant de s'extraire et cherche désespérément de l'aide. J'ai la nette impression que c'est une main de femme.

*Ne reste pas sans bouger, Kris ! Tu dois sauver cette femme !*

Mon reflex. Je m'apprête à déclencher quand...

Un bond si violent que je manque me rompre les cervicales. Trempée de sueur, je crie comme une hystérique. Je ne sais pas où je suis. Le flou complet. Je voudrais me frotter les yeux pour y voir plus clair, mais impossible de contrôler mes mains. En fait, c'est mon corps tout entier qui tremble, impossible de me maîtriser.

Je m'exhorte. *Kris, domine-toi !*

Enfin, des formes se précisent peu à peu, puis les contours se dessinent. Et, comme un Polaroid, tout devient subitement net.

*Arrête de flipper, ce n'était qu'un cauchemar ! Rien qu'un mauvais rêve...*

Je m'écroule sur l'oreiller en poussant un colossal soupir de soulagement. Je n'ai jamais été si heureuse de m'éveiller seule dans mon propre lit.

*Mais tout avait l'air si vrai.*

*Les housses... et cette main de femme sortant de l'une d'elles.*

Un coup d'œil à mon réveille-matin. Bientôt 6 heures. Chouette, je vais pouvoir me rendormir un peu. Mais à peine ai-je fermé les paupières qu'elles se rouvrent aussi sec.

J'entends un bruit. Comme un martèlement. Et ce n'est pas mon cœur surmené. Il y a quelqu'un à la porte.

Jetant sur mes épaules le vieux peignoir en tissu-éponge qui ne me quitte pas depuis mes années de fac à Boston, j'entreprends à pas lourds la traversée de mon minuscule appartement, garni de meubles en kit de fin de série. Mon lit n'a que trois pieds et l'air de sortir d'un film des frères Farrelly, et après ?

On frappe plus fort. Zut, qu'est-ce qui peut être si urgent ?

*Minute, j'arrive !*

Ne pas compter sur moi pour demander « qui c'est ? ». Les judas ne sont pas faits pour les chiens. Surtout à Manhattan.

Sans faire de bruit, je me penche et lorgne d'un œil las.

*Et merde. Elle.*

J'ouvre. Derrière une paire de doubles foyers premier prix, cette vieille fouine de Rosencrantz, ma voisine du rez-de-chaussée, me lorgne d'un air visiblement agacé. Quelque chose semble l'avoir dérangée. Et moi donc.

Je grogne :

— Vous savez l'heure qu'il est ?

— Et vous alors ? me toise-t-elle du haut de son mètre quarante-six. Il va falloir vous décider à cesser une fois pour toutes de hurler à la mort tous les matins comme une possédée !

Je la regarde comme si c'était elle, la folle. Je veux bien admettre que j'ai crié. Mais de là à prétendre que je *hurlais*, il y a une marge !

— Chère madame Rosencrantz, si vous tenez vraiment à emmerder quelqu'un pour tapage, je vous conseille plutôt de vous intéresser au locataire qui joue de la musique à 6 heures du matin.

Elle me regarde de travers.

— Quelle musique ?

— Oh, ne faites pas comme si vous n'entendiez rien.

Ça vient de...

Je sors sur le palier, inspecte à gauche, à droite.

*Bordel, d'où vient cette musique ?*

Mme Rosencrantz soupire d'un air exaspéré.

— Je n'entends aucun son, mademoiselle Burns. Mais si vous pensez pouvoir vous payer ma tête, laissez-moi vous dire en face que votre petit jeu n'amuse que vous.

— Madame Rosencrantz, en aucun cas je ne cherche à...

Elle me coupe :

— Et n'allez pas imaginer que je ne puisse pas vous faire expulser, car j'en ai parfaitement le droit.

Je lance un regard furibond à cette vieille chouette. Elle est encore plus antipathique que d'habitude, si ça se peut. Une vraie face de rat. *Alors comme ça, je me paie ta tête ? Attends un peu !*

— Madame Rosencrantz, je retourne me coucher... et, si je peux me permettre, je crois qu'un peu de sommeil réparateur ne vous ferait pas de mal non plus.

Sur ces mots, je lui claque la porte sur le muflle, la laissant comme deux ronds de flanc.

Comme je m'apprête à regagner ma couette aussi sec, je m'entrevois furtivement dans le miroir près de la penderie. *Damned*. Je ne m'étais jamais vu ce regard de raton-laveur, sans parler de cette mine de déterrée, un pur cas d'école. *Merde, je suis presque aussi moche que Mme Rosencrantz !*

À ce qu'on dit, j'ai le regard qui tue. Personne n'y résiste. Alors je me fusille dans le miroir, pour voir. Peu concluant. Deuxième essai. Rien à faire.

Je préfère en rire bruyamment. Un instant, j'oublie mon effroyable cauchemar. Et j'oublie ma diabolique voisine.

Un instant seulement.

Car je n'arrive toujours pas à comprendre d'où provient cette musique inexplicable.

Comme Elmer, le chasseur de lapins du dessin animé, j'arpente mon appartement de long en large, collant mon oreille à tous les murs. Consciente du ridicule, je rampe à genoux, tâchant d'écouter à travers le plancher.

C'est au moment de grimper sur une chaise pour ausculter le plafond que je comprends soudain de quoi il retourne.

Cette musique ne vient de nulle part.

Cette musique est dans ma tête.